Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 9 (1903)

Artikel: Heinrich Meisters Mitteilungen über Bern aus dem Jahre 1764
Autor: Usteri, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-127928

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Heinrich Meisters Mitteilungen über Bern
aus dem Jahre 1764.

Von Prof. Paul Usteri.

Jakob Heinrich Meister von Zürich (1744—1826), der bekannte spätere Nachfolger Grimms in der Correspondance littéraire, wurde im Alter von zwanzig Jahren von seinem Vater, dem gelehrten Johann Heinrich Meister, Pfarrer in Küsnach bei Zürich, nach absolviertem theologischen Examen zur Vollendung seiner Studien nach Genf geschickt, woselbst er drei Monate blieb und über alles, was er sah und hörte, eifrig nach Hause berichtete[1]). Auf seiner Reise hielt er sich zuerst kurze Zeit in Bern auf, wo er mit einer geborenen Zürcherin, Frau Margaretha Haller-Schultheß, Sohnsfrau des großen Haller, befreundet war. Seine Eindrücke in Bern bilden den Gegenstand der hier mitgeteilten Briefe[2]). Meister zeigt Beobachtungsgabe und eigenes, wenn auch etwa auf flüchtigen Eindrücken beruhendes Urteil. Er hatte sich bei seinem Vater und bei Lehrern wie Bodmer und Breitinger gebildet und von seiner frühen Reife zeugen zwei von ihm geschriebene, auf seines Vaters Veranlassung im Journal helvétique

---

[1]) Seine Briefe über Jakob Vernet, Abauzit und den Clergé genevois bespricht die Genfer Semaine littéraire vom 4. und 18. Juli und 15. August 1903.

[2]) Die Benutzung der Originale verdanken wir der Güte der Frau Oberst Reinhart-Sulzer in Winterthur, Besitzerin der Meister-Schriften.

veröffentlichte Aufsätze (les Ris et les Pleurs, mai 1760 et 1761).

Nennen wir noch als auf Bern bezüglich eine jugendliche Studie, sein französisch verfaßtes, aber deutsch in einer literarischen Zeitschrift „Der Erinnerer" (20. Febr. 1766) unter dem Namen Chloens Charakter veröffentlichtes Porträt der Charlotte Haller, Lieblingstochter des großen Haller, die Meister in Zürich im Hause Schultheß im Rechberg kennen gelernt hatte und mit der er in jenen Jahren mehrere Briefe wechselte.

Daß er sich der französischen Sprache bedient, ist nicht bloß dem Geschmack der Zeit zuzuschreiben; seine Mutter, Marie Malherbe, war eine Französin und sein Vater lange Jahre französischer Prediger an Hugenottengemeinden in Deutschland. Wenn auch sein Stil im Jahr 1764 noch nicht derjenige der Correspondance littéraire ist, so zeigt er doch eine für einen Deutsch-Schweizer ungewöhnliche Vertrautheit mit dem französischen Idiom.

Eine eingehendere Biographie dieses hervorragenden Zürchers findet sich in der Revue des deux mondes vom 1. November 1902 und namentlich in den Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister, Paris, Hachette 1903.

In seinen von Bern datierten Briefen vom 1. und 6. Juni 1764 berichtet Meister ausführlich über seinen am 26. und 27. Mai bei Rousseau in Motiers-Travers gemachten Besuch[1]) und schließt mit den Worten:

Cette lettre (vom 6. Juni 1764) est déjà bien longue, je ne puis pourtant la finir avant de vous

[1]) Die Briefe wurden in der Bibliothèque universelle de Genève, Januar 1836 veröffentlicht.

avoir dit que j'ai enfin trouvé M. Lupichius[1],) après l'avoir longtemps cherché en vain. Il est encore assez vigoureux pour son âge. Il m'a demandé de vos nouvelles avec empressement et a été aussi sensible à votre souvenir que la pesanteur de sa vieillesse a pu le lui permettre.

Je partirai d'ici vendredi par le coche, mais ce n'est pas sans regret. J'y ai fait tant de connaissances intéressantes que j'y resterais volontiers encore quelques semaines. J'espère que vous me permettrez d'y faire un petit séjour à mon retour de Genève.

Je ne saurais assez me louer des politesses et des bontés dont M. et Mme de Haller me comblent. Je suis surtout très sensible à la confiance cordiale que me témoigne M. de Haller,[2]) que j'estime de jour en jour plus sincèrement. Je me félicite d'avoir été, pendant mon séjour ici, témoin de toutes les attentions obligeantes que M. de Haller a pour sa femme. Elle en est aussi vivement touchée et m'a parlé déjà plusieurs fois, avec attendrissement, des douceurs de sa situation présente . . . .

---

[1]) Samuel Lupichius, zuletzt Pfarrer „zum heiligen Geist" in Bern, Verfasser der Schrift „Ausgang aus Babel oder Berner-Jubelfest", 1728. Er starb 1768. Von 1711—1726 war er Pfarrer in Thun, wo Meisters Vater als junger Hauslehrer bei Hrn. von Werdt im Schloß daselbst ihn kennen gelernt hatte.

[2]) Gottlieb Haller, bekannter Schriftsteller später Landvogt zu Nyon, hatte eine Tochter des Direktors und Banquiers Schultheß im Rechberg, Zürich geheiratet.

Genève, 15 juin 1764 . . . . Il est temps de dire enfin quelque chose de Berne, je le dirai le plus succinctement qu'il me sera possible. Si je voulais vous dire tout ce que j'ai vu et tout ce que je vois, mes lettres vous ennuieraient terriblement, et vos occupations ne vous permettraient pas même peut-être de les lire. Berne est une ville très remarquable par la beauté de ses bâtiments. J'en ai été frappé. Si l'on me condamnait à être enfermé dans l'enceinte d'une ville, je crois que je choisirais celle de Berne. C'est la plus superbe de toutes les prisons.[1]) On y voit quelques édifices publics qui sont magnifiques, mais le goût qui règne dans l'architecture des maisons particulières est solide, simple et grand. Leur uniformité me parut pourtant ennuyante. Elles sont presque toutes de pierre de taille, et presque toutes de la même hauteur.

Le gouvernement de Berne est, comme vous le savez, très aristocratique. Il n'est fondé que sur des droits usurpés. On dit que le peuple se trouve bien d'avoir perdu ses droits. Je le croirais presque, à en juger par l'état présent de la république, mais l'état de la république sera-t-il toujours le même? Que le peuple serait malheureux, si le magistrat cessait d'être juste! Que d'obstacles n'aurait-il pas à vaincre pour recouvrer sa liberté et son bonheur!

Si le gouvernement aristocratique n'est pas le meilleur en lui-même, c'est celui du moins qui peut

[1]) Man vergesse nicht die damaligen Ringmauern und Thore.

être le mieux administré dans un Etat tel que celui de Berne. La constitution la plus parfaite n'est-elle pas inutile lorsque la puissance exécutrice lui manque? Il me semble aussi qu'il n'y a point de gouvernement qui assure si bien le repos public que le gouvernement aristocratique. C'est celui qui dégénère le moins. Il est également éloigné de l'anarchie et du despotisme.

Le caractère des Bernois est généralement fier, le sentiment de leur force et de leur pouvoir leur donne une noble assurance. Tout ce qu'ils entreprennent, ils l'exécutent plus promptement que nos bons Zurichois; tout ce qu'ils font, plus vigoureusement. Cette fierté qui leur est si propre, est sans doute une suite de leur gouvernement et des mœurs de leurs ancêtres, qui aimaient passionnément la guerre.

Quoique je n'aie fréquenté à Berne que des honnêtes gens, je crois que les mœurs des grands et du peuple sont fort corrompues. Tous les bons patriotes en gémissent. Toutefois, il me semble que leurs lois politiques font à peu près tout ce qu'elles peuvent pour réparer l'oubli des lois morales.

C'est ainsi que les soins de l'art ont tâché de rendre en quelque manière aux avenues de Berne les agréments que la nature leur refuse. Mais que ces efforts sont vains! que ce fard est inutile! [1])

Vous savez, mon cher père, que jusqu'à

---

[1]) Heutzutage wäre man in Zürich und andern Städten froh, solch prächtige Baumalleen zu besitzen.

présent il n'y avait presque point d'autre commerce à Berne que celui des colifichets de la galanterie. On a commencé depuis quelque temps à y établir différentes manufactures qui sont très utiles à l'Etat. Ce qui m'a d'abord étonné, c'est qu'on m'a assuré que dans les contrées où les paysans travaillaient dans les fabriques, les terres étaient beaucoup mieux cultivées qu'ailleurs. Ces gens manquaient ci-devant d'argent pour acheter ce qui leur était nécessaire pour l'amélioration de leur terre. Le négoce le leur a procuré. Quoiqu'ils travaillent pour les fabriques, ils ne négligent pas l'agriculture qui les occupe pendant tout l'été. Ainsi le commerce a fait à Berne à plusieurs égards autant de bien, du moins jusqu'à présent, qu'il nous a fait de mal.

Je ne dois pas oublier une observation générale qui m'a fait de la peine et du plaisir en même temps. Quoiqu'à Berne on ne soit pas aussi sage qu'à Zurich, quoique les jeunes gens s'y plongent dans l'oisiveté la plus honteuse, quoique les femmes y soient beaucoup plus dissipées qu'elles ne le sont chez nous, il faut que leur éducation physique soit meilleure que la nôtre. Tous les Bernois sont généralemeut plus beaux, plus forts, plus vigoureux que les Zurichois. Ils vivent aussi plus longtemps. J'ai pris des femmes mariées depuis dix ans pour des filles de vingt ans, et je les estimais à cause de cela. Je sais bien qu'une femme n'est pas vertueuse pour être belle; mais pour savoir conserver sa beauté, il faut du moins qu'elle ait une espèce de vertu.

Vous rirez, mon cher père, du ton dogmatique et décidé dont je parle, et c'est bien ce que je veux. Je suis assez sot pour croire que mes observations sont justes, mais je suis aussi assez sage pour vous confesser ma sottise, afin que vous soyez plus à même de m'en corriger.

Après vous avoir dit l'idée que je me suis formée de Berne en général, je dois vous dire avec la même franchise, ou peut-être avec la même impertinence, ce que je pense de quelques particuliers dont j'eus le plaisir de faire la connaissance.

M. Siegfried [1]) est un homme dont la physionomie a beaucoup de régularité et de douceur. Il doit paraître irréprochable à tous égards aux yeux du monde. C'est un esprit qui marche fort gravement, fort joliment, fort poliment, dans le chemin le plus battu. Il m'a dit une anecdote qui m'a charmé. C'est lui qui prépara Henzi[2]) à la mort. On avait plusieurs soupçons contre sa manière de penser sur la religion. Il lui en parla. Il lui demanda ses vrais sentiments. Henzi lui répondit: «Je suis chrétien et je le suis de bonne foi. Si je n'avais point d'autre preuve de la divinité de la doctrine chrétienne que celle qui est fondée sur le témoignage involontaire que rend à Jésus-Christ le peuple juif, ce peuple infortuné, j'en serais déjà parfaitement convaincu;

---

[1]) Anm.: Isaak Siegfried.

[2]) Samuel Henzi, Haupt der Verschworenen gegen das Patriziat; S. Lessings Trauerspiel Henzi.

cette preuve m'a toujours paru des plus vives et des plus frappantes.»

M. Kocher[1]) est un homme enfoncé dans son cabinet qui ne se nourrit que de l'hébreu. Voici la première parole qu'il me dit: «Je ne connais pas M. Cramer[2]), je ne me soucie de personne, il n'est pas juste qu'on se soucie de moi.» J'apprivoisais peu à peu mon sauvage, et il me parla beaucoup d'une grammaire hébraïque qu'il voudrait faire imprimer à Zurich. Il veut y établir les principes de Schulthess selon la méthode d'Erpenius[3]). Je lui offris mes services. Il m'accabla de politesses. Si vous pouviez, mon cher père, me donner quelques avis, comment et sous quelles conditions on pourrait faire imprimer cette grammaire à Zurich, vous me feriez beaucoup de plaisir, et vous en feriez infiniment à M. Kocher, mais l'affaire ne presse pas.

M. Tscharner[4]) est un morave, c'est un bel homme, qui, sans avoir de grandes lumières, a presque autant de bonté dans l'âme que de hauteur dans le caractère et dans les manières. C'est lui qui fit chasser Rousseau d'Yverdon, mais il s'en repentit, après avoir été mieux instruit de sa manière de penser par son fils qui est le tra-

---

[1]) David Kocher, Professor der morgenländischen Sprachen und Katechetik zu Bern.

[2]) Von Cramer brachte Meister ein Empfehlungsschreiben an Kocher. S. unten.

[3]) Thomas Erpenius (1584—1624), Professor der orientalischen Sprachen und des Hebräischen in Leyden.

[4]) Emanuel Tscharner.

ducteur des poésies de M. de Haller. M. Tscharner, le père, ne parle que par harangues. Il fut fort sensible à la complaisance que j'eus d'écouter toutes les bagatelles qu'il me dit de l'air le plus important du monde.

Comme c'est M. Ulrich qui m'a donné des lettres pour MM. Tscharner et Siegfried, et M. Cramer pour M. Kocher, je vous prie, quand vous les reverrez, de leur dire que je me suis acquitté de leurs commissions.

. . . . C'est dans une autre lettre que je vous parlerai des autres connaissances que j'ai faites à Berne, et qui m'ont beaucoup plus intéressé que celles dont je viens de parler . . . .

Genève, le 21 juin 1764.

. . . . Je ne vous ai pas encore parlé de toutes les connaissances que je fis à Berne. Celles dont je vous parlerai aujourd'hui, m'intéressèrent le plus. MM. Fellenberger (sic), Wilhelmi, Kirchberger, Tscharner et Tschiffeli m'ont tous charmé. Je voudrais que vous les connussiez personnellement. Je voudrais que vous pussiez sentir combien les portraits que je vais vous faire, sont au-dessous de leurs originaux.

M. Fellenberger[1]) est un homme doux, fort paisible. Quoiqu'il soit presque laid, quoiqu'il fasse des grimaces désagréables, il y a une bonté

---

[1]) Daniel Fellenberg (1736—1801), Vater des Pädagogen zu Hofwil. S. Neujahrsblatt des historischen Vereins des Kantons Bern für 1901.

dans son sourire qui enchante. Il est d'une constitution délicate, mais il est assez actif. Son esprit est plus sombre que profond, plus juste que pénétrant, plus régulier que juste. Son goût n'est pas aussi délicat que sensible et sûr. Il aime la religion de bonne foi. Il lit avec avidité de bons ouvrages théologiques, quoique son étude principale soit là jurisprudence, étude à laquelle il s'applique par goût et par état. J'eus le bonheur de gagner dans peu de temps sa confiance. Nous raisonnâmes fort ouvertement sur la religion. C'est dans une de ces conversations qu'il me dit avec émotion que la difficulté contre la révélation qui lui avait fait le plus de peine, c'était la manière dont les auteurs sacrés parlent de l'immortalité de l'âme. «Je sais bien, me dit-il, qu'ils en parlent quelquefois, mais ce dogme est si important et ils le pressent si peu! Ils ne nous le prêchent presque jamais directement.» Je ne vous dirai pas ce que je lui répondis. C'est de vous que j'ai appris ce que j'avais à lui répondre, et il me dit que c'était bien aussi là ce qui l'avait tranquillisé. Il ne se lasse point d'admirer l'ouvrage de Buttler.[1])

Dans son enfance, Fellenberger fut un peu négligé. Il eut un précepteur qui fatiguait son esprit sans l'instruire. Dans sa jeunesse, il s'appliqua à l'étude des langues et de la philosophie

---

[1]) Buttler (1692—1752), englischer Theologe und Philosoph. Sein Hauptwerk ist betitelt: Analogy of natural and revealed religion, 1736.

avec un zèle qui affaiblit sa santé. Après avoir bien étudié, il voulut aussi apprendre ce que le monde appelle savoir-vivre, mais il n'y réussit pas. Mlle Bondeli, qui apprit à danser avec lui, me dit qu'il dansait en législateur. Je le vis dans de grands cercles, il n'y est pas à son aise. Ce n'est que dans le tête-à-tête qu'on iouit de sa conversation.

M. Wilhelmi[1]) paraît gai et robuste. Il a beaucoup plus de vivacité et de savoir-vivre que M. Fellenberger. Il est poli sans être fort affable. Il est galant homme sans fatuité et sans affectation. Sa conversation est aisée et amusante. Il a l'esprit philosophique. Son discernement est aussi fin que son intellect est ouvert. Il m'a lu un de ses sermons qui me parut excellent. M. Lavater pourra vous le montrer. Il me dit qu'il lui enverrait la copie d'abord après mon départ. Sa physionomie, quoique un peu refrognée, annonce l'homme railleur et content. Il aime le bien, il déteste le mal; mais quand il voit l'impossibilité de le changer, il sait s'en consoler assez facilement. C'est un homme qui ne s'oppose pas avec ardeur à la corruption générale, mais il surnage au torrent des préjugés dominants. Hélas! C'est peut-être une témérité de nos jours d'en vouloir agir autrement.

Nous avons beaucoup parlé de la connaissance de Jésus-Christ. Les idées qu'il en a, sont peut-être plus vraies que celles de Malebranche,

---

[1]) Samuel Anton Wilhelmi (1730—1796), Prof. der griechischen Sprache und von 1790 an Pfarrer in Sissel-

sans être moins sublimes. Je l'ai engagé à mettre ses réflexions sur cet important sujet par écrit. Il m'a promis de le faire et de me les communiquer. Je languis de les voir pour pouvoir vous en demander votre sentiment.

M. Kirchberger[1]) est un bel homme. Il est grand et bien fait. Ses yeux noirs ne sont pas pétillants, mais animés. Toute sa physionomie respire la douceur la plus noble. Son teint est de lis et de rose et il ne paraît pourtant point efféminé. S'il n'a pas des lumières vastes, il a du moins fait des lectures fort choisies, il saisit bien l'ensemble et le détail de ses idées. Il s'intéresse pour le bien public. Il voudrait voir tous les hommes heureux, et ce sentiment n'est ni vague ni stérile dans son cœur. Il aime beaucoup Rousseau et veut élever ses enfants selon ses principes. Il a une fille qui, à six semaines, occupe l'attention de toute la ville. Il a suivi, dans les soins qu'on doit donner à un enfant de cet âge, toutes les maximes de l'Emile, et l'enfant s'en trouve parfaitement bien. On ne l'entend pleurer que lorsqu'il lui manque quelque chose, et c'est ce qui arrive rarement, parce qu'il ne lui manque rien. Elle se porte bien et on la laisse jouir de sa liberté. Pourquoi pleurerait-elle?

Que ne puis-je encore ajouter un trait qui caractériserait cet aimable M. Kirchberger mieux que tout ce que je viens de vous en dire. Mais je n'ose, c'est un secret que je ne veux pas même

[1]) Niklaus Anton Kirchberger (1739—1799), Vogt zu Gottstadt bei Biel. S. Bodemann, J. von Bondeli.

écrire à mon cher père. Vous pourrez peut-être l'apprendre de M. Lavater. Pour moi, je lui promis de ne le dire à personne. Je ne lui manquerai pas de parole, et vous vous fâcheriez contre moi si j'en étais capable.

M. Tscharner[1]) est un homme de goût qui a l'esprit et l'imagination assez vive, mais qui a renoncé presque entièrement aux belles lettres, pour se vouer uniquement aux affaires de l'Etat. Je le vis fort peu.

M. Tschiffeli[2]) a beaucoup de connaissances utiles. Il a l'esprit vif et le cœur sensible. Il aime le bon et le beau, mais surtout le bon, passionnément. Il est si occupé de projets pour le bien public que le soin de ses propres affaires ne l'intéresse presque plus. Il s'exprime avec élégance, mais toujours naturellement. Il est aussi uni dans ses manières que dans ses habillements. Dans son air, il y a beaucoup de bonhomie, mais une bonhomie fine et délicate. M. Fellenberger, qui m'en parla avec admiration, me dit qu'il ne lui connaissait qu'un seul défaut: quand il a pris goût à une occupation utile à la société, comme à l'agriculture, il s'y livre avec trop de feu, sa passion surpasse quelquefois son objet.

Un trait de sensibilité qui me toucha vivement: il fut si attendri de la description que M. Lavater fit en sa présence de l'économie de

---

[1]) S. oben p. 65. Emanuel Tscharner.

[2]) Joh. Rud. Tschiffeli (1716—1780), Gründer der bernischen ökonomischen Gesellschaft.

Spalding[1]), qu'il fut obligé de se retirer pour soulager son cœur oppressé de sentiments, en versant un torrent de larmes. Il a plus de cinquante ans, et sa sensibilité, ce semble, augmente de jour en jour, plutôt que de diminuer.

J'ai parlé à mon cousin[2]) du caractère de Mlles Bondeli et Fels fort amplement. Si vous avez la patience de l'écouter, il ne manquera pas de vous en faire son rapport, mais je crains que vous ne soyez enfin las de tous mes portraits. Il faut pourtant que je vous fasse encore celui de M. Dutoit de Moudon[3]). . . . . .

Avant de quitter Berne, je dois vous dire une observation que j'ai faite sur moi-même et qui flatte mon amour-propre. On m'y a fait beaucoup de compliments. Et pourtant, je n'en ai point été étourdi. J'ai senti que MM. Fellenberger, etc. ne m'estimaient que parce qu'ils étaient de Berne et que moi j'étais de Zurich. Un jeune homme qui a quelques bonnes dispositions, est un prodige à Berne. Tous les éloges qu'on me donna ne firent aucune impression dangereuse sur mon esprit, mais ils m'apprirent à aimer et à respecter ma patrie encore plus que je ne l'aimais et la respectais. Je suis quelque

---

[1]) Als Spalding Pfarrer in Barth (Pommern) war, hielt sich Lavater bei ihm auf und kehrte begeistert zurück (März 1764).

[2]) Leonhard Meister, der spätere Geschichtschreiber und Polygraph.

[3]) S. Meisters Unterredung mit dem Mystiker Dutoit in der Revue historique vaudoise vom Monat Juli 1903.

chose à Berne, je ne suis rien à Zurich: c'est qu'à Zurich il y a, Dieu merci, beaucoup plus de gens de mérite que partout ailleurs. Ce n'est pas par prévention que je le dis. Il y a des gens estimables à Berne et à Genève, mais il n'y a pas des esprits aussi libres, des gens aussi originaux qu'il y en a à Zurich, et je vous assure que cela me remplit de joie. Je suis presque toujours content de mes Zurichois quand je les compare avec les autres gens, et j'ose espérer encore qu'ils sont actuellement dans des circonstances assez favorables pour les rendre bientôt beaucoup meilleurs qu'ils ne sont.[1])

Im Tagebuch Meisters finden sich folgende Aufzeichnungen über die Fräulein Bondeli und Fels, sowie über Wilhelmi:

« 1er juin 1764. Allé avec Mme de Haller en voiture à Kœnitz chez Mlle Bondeli. Frappé de la physionomie de cette femme. Elle me parut laide et aimable dans le même instant. Son front assez relevé s'écrase sur ses sourcils. Ses yeux, quoique un peu cachés sous son front, brillent d'un feu ardent. Ce sont des éclairs qui sortent du sein d'une nuit obscure. Son nez retroussé ne laisse pas de lui donner un air fin. Dans sa bouche il y a de la douceur, de la bienveillance. Son teint paraît fort échauffé.

Elle entretient fort agréablement sa société, et parle avec tout le monde sur ce qui peut

[1]) Meister mußte bald bei Veröffentlichung seiner Schrift De l'origine des principes religieux hierüber leidige Erfahrungen machen.

l'intéresser avec autant de chaleur que de complaisance. Elle parle avec une volubilité de langue étonnante et s'exprime avec énergie. On voit que les termes savants et recherchés dont elle se sert fréquemment, lui sont naturels. On serait bien sot de la trouver ridicule à cause de cela.

La sœur de Mlle Bondeli[1]) est plus jolie, quoique ses traits ne soient pas beaucoup plus réguliers. Elle a beaucoup d'embonpoint, mais comme elle est fort grande et fort leste, cela ne lui va pas mal. Son teint a encore toute la fraîcheur de la première jeunesse. Ses yeux respirent une gaieté pétillante qui est pourtant mêlée de douceur . . . Elle s'habille fort gracieusement et fort simplement. J'oubliais de parler de sa belle gorge, mais autant vaut-il; mon imagination ne la voit que trop souvent. C'est de toutes les femmes que je vis pendant mon voyage, celle qui m'intéresse le plus.

3 juin.

Mlle Julie Bondeli me raconta qu'on lui avait dit qu'elle ressemblait à Lambert[2]) et elle lui ressemble effectivement assez; elle a surtout son regard.

Enchanté de la musique de Mlle Bondeli la cadette, qui nous chanta plusieurs jolies ariettes.

---

[1]) Charlotte, später an Herrn von Poellnitz zu Montricher verheiratet.

[2]) Lambert (1728—1777) wurde im Jahr 1764 zum Professor der Mathematik an der Berliner Akademie ernannt. Er war vorher Hauslehrer in Chur, so daß Meister ihn wohl persönlich kennen konnte.

5 juin 1764.

Chez M. Wilhelmi. Il me lut un de ses sermons sur I Pierre I, 3. Il le partage en trois parties. Dans la première, la résurrection de Jésus-Christ. 2. Les effets salutaires de la résurrection. 3. C'est notre vertu de reconnaître ces effets et d'en profiter. Son exorde me parut un peu commun, le reste est assez bien. Il parle de choses rebattues assez nouvellement. Son éloquence est simple et assez naturelle, quoiqu'elle s'assujettisse aux règles. Son style est assez coulant, mais il n'est pas toujours assez précis. Raisonné fort facilement sur les mystères de la religion, qu'il envisage à peu près dans le même point de vue où je les envisageais. Il est bon chrétien à la Weguelin[1]), un peu plus orthodoxe encore. Il trouve des contradictions sans nombre dans la doctrine des réformateurs sur la justification. Il trouve notre esclavage presque plus dur que celui des catholiques, parce qu'il est moins aisé de s'en délivrer. Il me dit fort confusément que la personne de Jésus-Christ était un principe dans le monde physique, qu'on ne connaissait pas bien en lui-même, mais dans ses effets. Déploré les mauvaises conséquences qu'on tirait de la doctrine prétendue orthodoxe dans la pratique.

6 juin.

Allé à Kœnitz où je passai toute l'après-dînée. Conversation variée sur nos auteurs modernes,

[1]) Jakob Wegelin, Pfarrer an der französischen Kirche in St. Gallen. Anonymer Verfasser der Dialogues par un ministre suisse (1763).

sur l'influence de la musique dans la morale. Nos principes s'accordent parfaitement. Elle aime aussi cette philosophie de goût que j'aime tant. L'harmonie est aussi son hobby-horse, elle en revient toujours là. Conversation raisonnée sur l'amour de l'ordre, comme le principe de toutes nos actions morales.

Cette femme a un goût fort fin pour tous les beaux arts, mais surtout pour la musique . . . Elle goûte aussi les ouvrages de Gessner. Elle en fut un soir si enthusiasmée en présence de Wieland, que Wieland lui dit: Ah, vous voulez me rendre malheureux! Vous voulez que j'aille tuer Gessner comme Caïn tua Abel!

Encore un trait qui la caractérise! Elle ne lit jamais pêle-mêle. Elle observe toujours une certaine suite dans ses lectures. Quand elle commence à lire quelque chose, elle continue à lire tout ce qu'elle trouve dans le même genre . . . .

8 juin.

On parla de l'éducation et de la prière. Mlle Bondeli nous raconta plusieurs traits de son enfance qui me frappèrent. Elle eut toujours un goût décidé pour la lecture. Elle se représentait le ciel comme une grande bibliothèque. Elle regarda un jour une de ces estampes qui représentaient une sainte pénitente. Ah! se dit-elle en la regardant attentivement, quand je serai grande, je ne veux pas du moins être chrétienne!

Lorsqu'elle était à Echallens[1]), elle remarqua

[1]) Ihr Vater war Landvogt von Echallens; s. Schädelin, Julie Bondeli.

que les enfants de la paroisse étaient fort mal instruits. Elle les fit venir tous les samedis, les catholiques avant quatre heures et les protestants après, pour leur expliquer le catéchisme. Elle n'avait que douze ans. Elle m'assura qu'elle prouvait le même jour qu'il y avait sept sacrements et qu'il n'y en avait que deux de la meilleure foi du monde.

Mlle Fels[1]) n'est pas belle, mais elle a le teint frais et toute la figure fort agréable. C'est une des blondes les plus intéressantes que j'aie vues de ma vie. Il y a une douceur inexprimable dans ses yeux bleus et dans son ton de voix, et dans toutes ses manières. Son maintien est un peu nonchalant, mais cela lui sied bien. Elle a de la lecture et de l'esprit, mais dans tout ce qu'elle fait, elle a plus l'air d'être femme que Mlle Bondeli. En un mot, elle a toutes les qualités qui conviennent à son sexe dans un degré éminent.

Auf seiner Rückreise von Genf im Herbst 1764 verweilt Meister wieder einige Tage in Bern und seinem Tagebuch entnehmen wir noch folgende Stelle:

10 oct. 1764 . . . M. Tschiffeli me parla de la passion de Wieland pour Julie Bondeli[2]). Elle était extrême. Il voulait l'épouser, mais très platoniquement. Le dérangement des affaires de son

---

[1]) Marianne Fels, vertrauteste Freundin der J. von Bondeli. S. Bodemann, Julie von Bondeli, p. 8.

[2]) «Je dis à Monsieur Tschiffeli tout ce que je sais de Wieland», Brief J. Bondelis an Zimmermann vom 5. April 1764.

père ne permit pas au cœur généreux de Julie de répondre à ses vœux.[1])

Ce qui me frappa le plus, c'est ce qu'il me dit de la mère de Julie. C'était une femme fort aimable, la bonté même. Elle se laissa corrompre par quelques livres mystiques, mais elle ne perdit pourtant pas sa gaieté. Un jour, occupée à son ouvrage, en chantant fort gaîment, il lui prit tout d'un coup un tournoiement si violent que son fils, qui avait alors plus de vingt ans, ne put absolument pas la retenir. Depuis ce moment, qui fut suivi d'un long évanouissement, elle perdit entièrement toute idée qui avait rapport au temps. L'éternité, c'était là son Dieu, son tout. Sa bonté disparut entièrement. La malice la plus noire y succéda. Ses yeux étaient de flamme, on ne put pas en soutenir l'éclat. Le ton de tous ses nerfs fut extrêmement exalté, son esprit beaucoup plus vif, plus ardent que jamais; sa conversation était d'un brillant qui frappait tout le monde. Il y avait une finesse, une force dans ses raisonnements à laquelle personne ne put résister. Elle ne dormit presque point, et elle n'en parut pas plus fatiguée que si de rien n'était. Après avoir fait enrager toute sa famille, et l'avoir poussée à bout, elle dit qu'elle voulait se noyer. Son fils — jugez par là de sa malice — lui dit: Eh bien, à la garde de Dieu! La porte vous est ouverte, allez-vous-en. Elle le regarda d'un œil terrible: «C'est là que je vous attendais. Je vous ferai

[1]) Das Liebesverhältnis endigte 1761 mit der Abreise Wielands von Bern. S. Schädelin, J. Bondeli, pag. 31.

enrager beaucoup plus que jamais, je ne vis que pour ça.» Elle se moquait de la religion, de Dieu. «Il n'y a point d'autre Dieu que l'éternité.» Une couche la guérit. Elle reprit pour ainsi dire toutes ses idées. Elle vécut encore longtemps, et se souvint de son état passé assez distinctement. Depuis, tous les livres mystiques lui ont été en horreur.

In späteren Jahren machte Meister oft längere Aufenthalte in Bern, da ihn mit dieser Stadt Familienbande verknüpften. Es hatte sich nämlich Frl. Charlotte Bürkli, die Tochter der Witwe, die er 1806 heiratete, im Jahre 1802 mit einem Enkel des großen Haller, Herrn Albert Zeerleder, vermählt. Dieser Dame widmete er mit sinniger Zueignung sein im hohen Alter geschriebenes, mit hübschen Vignetten versehenes Büchlein: Berne et les Bernois (suivi d'Ida, ou la fondation de Berne, nouvelle historique), Zurich, Orell Füssli 1820.[1])

---

[1]) In einem Briefe vom 23. Juni 1820 äußert sich die mit Meister befreundete Frau Steck-Guichelin über dieses Bändchen wie folgt:

« . . . . . Je suis persuadée que ce petit ouvrage sera lu avec intérêt même par ceux qui auraient envie de s'en fâcher, et pour moi, qui ne m'en suis point fâchée du tout, je l'ai lu avec le plus grand plaisir, et j'y ai appris sur les monuments de Berne beaucoup de choses que j'ignorais complètement . . . . »